

ROBERT LEVESQUE

Journal inédit

CARNET XXVII

(12 juin — 13 octobre 1942 ¹)

Commencé à Athènes, le 12 juin 1942.

Conférence de Milliex sur Bloy ; je n'arrive pas à tout admirer de ce tonitruant bonhomme. Je m'étais mis à le lire d'assez près l'an dernier. Dans les lettres à Pierre Termier, que par exception Bloy respecte, j'avais enfin trouvé des accents de sérénité et de pure tendresse. Toujours incommodé par les chapelles des catholiques, si loin de l'universel.

On étouffait dans les salons de Mme L. Serré passablement de mains. Ces contacts furent cause peut-être d'une vague tristesse que je sentis ce soir. Il est vrai que je suis tiraillé par un voyage en France, tenté par un poste en Hongrie, alors que la sagesse me souffle de ne pas bouger d'Athènes. J'ai horreur de l'indécision, je préfère de beaucoup me soumettre à la fatalité. J'étais si heureux en prison l'an dernier que je ne fis rien pour en sortir. J'étais curieux de voir comment ça finirait. À ces causes de tristesse (disons plutôt de nervosité) s'ajoutaient des plaisirs dont j'ai vraiment abusé la nuit dernière. Tout cela, vague à l'âme, accablante moiteur, ombres troublantes que trop las je dédaignais, me conduisit dans un cinéma en plein air. On donnait *Les Beaux Jours*, succès ancien du boulevard que naturellement je n'avais jamais vu, et qui me fit vivre une heure parmi de jeunes Français. Pensé, je ne sais pourquoi, à Papa ; cela augmentait la tristesse. Je crus reconnaître parmi les petits cafédjis du bar un ami de l'an dernier. Mais comment avait-il fait pour

1. Les cahiers I à XXVI ont été publiés, depuis juillet 1983, dans les n^{os} 59 à 66, 72, 73, 76, 81, 94 à 96, et 98 à 108 du BAAG.

tellement rajeunir ? En entendant son nom, je conclus que c'était son frère. Même grâce paysanne un peu rouquine, mais bien plus svelte chez le jeunot.

Psychico, 14.

Continué avec Marc la lecture de Montaigne. Assez médiocre chapitre des *Prières*. La pensée est banale, le style laborieux, on sent le soin, la contrainte. Le sujet visiblement ennue l'auteur ; ses phrases appliquées, sans nul jaillissement, s'efforcent de parer le pensum. Montaigne ici a besoin de faire croire que la prière l'intéresse, et qu'il prie.

Je serai moins sévère pour *L'Antéchrist* de Renan ou pour ses *Souvenirs*. Le portrait de Hérodas est d'un historien, l'analyse de l'Apocalypse vigoureuse et sensible. Considérations profondes sur les Juifs.

Proust remarque dans une de ses lettres que Saint-Simon parle souvent de l'esprit des Mortemart, de leur ton, de leur air, mais sans jamais le définir, ni en donner un exemple, — d'où sa résolution d'apporter sur les Guermantes le plus grand nombre possible de détails. Voici pourtant dans le portrait de la duchesse d'Orléans un reflet de l'esprit des Mortemart : « une éloquence naturelle, une justesse d'expression, une singularité dans le choix des termes qui coulait de source et qui surprenait toujours, avec le ton particulier à Mme de Montespan et à ses sœurs, et qui n'a passé qu'aux personnes de sa familiarité ou qu'elle avait élevées » (éd. Cheruel, VII, 27).

Athènes, 20 juin.

J'ai dû être dur, — ça ne me va pas trop bien. Recalé sans pitié tous les candidats qui à leurs examens me servirent des clichés, phrases passe-partout apprises par cœur et placardées au hasard. J'ai une telle horreur du mécanique que j'écrivais presque des insultes dans les marges. Sans doute ai-je amené de la consternation, mais salubre, je veux le croire.

Ghika, hier soir, sous les arbres du Zappion (nous sommes entrés dans la canicule), me demandait : « Avez-vous le mal du pays ? » Obligé de lui avouer que j'ignore tout de ce sentiment et que ce que je lis sur l'exil me semble très poétique, mais me reste étranger. Je me sens bien partout (et résigné surtout quand je ne puis changer de place). Je me sens capable de vivre n'importe où et heureux. Je développe un peu, car avec Ghika je suis fort à mon aise, et il sait écouter. Il a de la curiosité pour les attitudes morales (très attiré par le bouddhisme, etc.). Je m'exalte un peu pour dire que partout je peux trouver une source d'intérêt (je ne dis pas laquelle), j'insiste sur ma curiosité, mon goût de l'aventure, et cette certitude de pouvoir emmener sans cesse avec moi un bloc inaltérable, d'où le goût des expériences extrêmes. Tout ceci serait à reprendre ; mes journaux, ma vie elle-même, ce que j'espère écrire, auront pour but d'expliquer,

d'illustrer une certaine manière que j'ai d'être heureux. Il faudra entrer dans des détails, montrer la place de l'amour, ou du moins du désir sans cesse renaissant avec les objets qui chaque année se forment. Inépuisable réservoir.

J'étais tout à l'heure chez Sikélianos, venu passer deux jours à Athènes avec Kazantzaki. Soumis ma traduction de *La Voie sacrée*, que les deux poètes étudieront en détail à Égine.

Je passai Pâques 1940 en Crète et retrouvai précisément Kazantzaki dans le village de Vouri, bien étonnant, le plus proche que j'aie vu (du moins au printemps) du paradis terrestre. Je me disais : C'est là que j'aimerais vivre ! Les gens de Vouri étaient charmants, mais, même sans eux, il transpirait tant de bonheur de la terre, des arbres, des fleurs, que la joie vous assaillait de partout ; c'était un bain de senteurs, d'idylliques feuillages, d'ombreux détours coupés brusquement par une apparition de l'Ida blanc de neige. Les abeilles, les oiseaux circulaient dans l'azur. Ah ! tout était trop beau, et peut-être bien à la fin l'angoisse vous serrait-elle le cœur. Tout a été rasé (par représailles), me dit Kazan. La maison antique où j'avais été reçu n'existe plus. Tout est cendres. On a planté sur les ruines de la merveille un écriteau : « Ici fut autrefois Vouri ».

23 juin.

Depuis un an, je suis libre. Je veux dire que ce fut précisément la nuit de la Saint-Jean que je sortis de prison. Je m'y trouvais bien. J'étais heureux d'être avec ceux qui souffrent. Étant le plus ancien prisonnier, je pouvais à la fin leur rendre quelques services. Il en arrivait de Crète, en lambeaux, harrassés, dévorés du soleil et qui n'avaient pas mangé depuis des jours. J'avais dans un placard quelques provisions. Nos repas étaient irréguliers ; je gardais toujours quelque chose en réserve. Quand arrivaient de nouveaux prisonniers, je distribuais tout, et le placard une fois vide, j'étais bien étonné d'avoir offert aussi mon dîner. Je connaissais à mon tour la faim, mais la joie de donner (et Dieu sait si j'étais pauvre) me nourrissait. Il me serait difficile de parler de ces joies, qu'il faut, je crois, être pauvre pour goûter. Je n'en arrivai pourtant pas au « baiser au lépreux » ; la sympathie me faisait donner davantage à certains prisonniers. Il y avait chez la plupart une dignité extrême, et des allures de seigneurs pour accepter mes débris. Belle différence avec les prisonniers grecs piaillant et gesticulant. Une vingtaine à elle seule faisait plus de bruit que mille Anglais. Quand ceux-ci portaient en convoi, expédiés en Allemagne, les vingt Grecs, et même un colonel, allaient fureter derrière eux en quête d'objets oubliés, de vieilleries, qu'ils cachaient soigneusement, se méfiant les uns des autres, pour les revendre à de nouveaux Anglais arri-

vant toujours plus démunis. J'en vis souvent fouiller jusqu'aux ordures. J'en vis aussi édifier de véritables fortunes. Le colonel, à vrai dire, n'allait en chasse que pour son propre usage. Les Grecs en question étaient exactement des recrues de vingt ans, maigres et mal fichus, levés au hasard au dernier moment et expédiés en hâte sans préparation. Sortis des faubourgs les plus sordides du Pirée et d'Athènes, sans doute avaient-ils des excuses. C'était une bande de petits fauves. Spontanément, ils avaient inventé le marché noir. Parfois, ils étaient envahis de brusques accès de générosité. On trouve de tout dans l'âme grecque, et mêlé.

Je vécus quarante jours en prison : j'en étais pour ainsi dire la mémoire, plus ancien même que les gardiens que l'on changeait souvent. Je me sentais chez moi. Les derniers temps, j'échappais aux corvées. Au bout d'un mois, on s'était aperçu de la présence insolite d'un civil français ; je n'avais jamais ouvert la bouche, mais on avait fini par me remarquer. On me logea dans une sorte de chambre de sous-officier, touchant les grandes salles affectées aux Anglais. Nous avions droit à une heure de promenade dans une horrible cour. J'avais, au début, les jours où je n'avais pas de corvées (dans ce cas on nous conduisait en camion dans des entrepôts du Pirée classer et emballer du matériel électrique), employé mon temps à noter mes aventures de Milos. J'y mettais tout mon soin et surtout en économisant mes forces ; la nourriture, certains jours, était si exiguë que je mangeais le nerf. Je n'écrivais pas chaque jour à la suite, ayant souvent remarqué mon grand besoin de préparer dans le repos ce que j'ai à dire. (Mais il me faut en plus un sentiment d'obligation ; je l'avais, je devais m'expliquer à moi-même ce voyage manqué.) Quand j'eus fini d'écrire, je m'employai à lire quelques poèmes anglais et un Dante (celui de Dawson) sauvés du naufrage. Bientôt je m'aperçus que mon attention faiblissait ; j'entrais dans la vie végétative — manque de sucre, de graisse, etc. Je compris tout ce qu'il faut à un cerveau pour fonctionner et quel luxe devient la vie intellectuelle en prison. (À Toulon, hors le vin, j'étais nourri de l'ordinaire des matelots.) Je constatai une abondante chute de cheveux et même une poussée ganglionnaire. Inutile de parler de la dysenterie et des poux. De loin en loin, on envoyait quelqu'un non pas m'interroger, mais me demander un renseignement, mon passeport, etc. (mes papiers d'identité et quelques lettres précieuses avaient été dédaignés par les visiteurs de Milos). Je sentais qu'à la fin je serais délivré, mais, paresseusement, je goûtais le nirvana de la prison. Je n'avais pas précisément peur de revenir à la vie civile. Mais comment trouverais-je Athènes ? et aussitôt il me faudrait (étant réduit à un pantalon et une chemise) me mettre en quête d'habits, me nourrir, me loger. En prison, du moins, je n'avais pas besoin d'un sou. Et puis, il me sem-

blait que la vie véritable, elle se trouvait parmi les prisonniers. J'imaginais que je pouvais leur être utile. Aussi, nulle hâte à être libéré ; je redoutais le jour fatal. Le 23 juin, vers l'heure du crépuscule, quand un fonctionnaire vint de la ville m'annoncer très poliment : « Vous êtes libre » (quelle liberté ? pensais-je), mon premier mouvement fut de désespoir. Mes bras tombaient comme si un grand bonheur venait de me quitter. J'étais à cent lieues de penser au départ. Un contingent nouveau d'Anglais venait à peine d'arriver ; il fallait leur trouver des paillasses, distribuer quelques bouts de savon. Je marchais dans une sorte de rêve, me grisant d'entraide, cherchant à donner quelque chose de plus, et toujours étonné de me sentir si riche dans mon dénuement. J'étais saisi d'angoisse à l'idée de partir — craignant aussi de courir dans la nuit me chercher un gîte (mais je pouvais m'adresser à la pension où je vivais l'hiver dernier). Je demandai au fonctionnaire si je ne pourrais point partir le lendemain matin. À son tour les bras lui tombèrent. Avait-on jamais vu un prisonnier pareil ? Ce serait contre les règlements, il avait reçu des ordres, et même il pouvait me faire profiter de son auto. J'alléguai que j'avais à faire des préparatifs (quel bagage !) et m'en allai à pied, un peu après lui. Les semelles de mes souliers, toutes déclouées, claquaient lamentablement. Je portais sur le dos un sac de toile bise, une couverture et une capote militaire donnée à chaque prisonnier, dont je fis faire plus tard un manteau. Je m'avançais dans des rues de banlieue, fantôme de vagabond, dépaycé, le cœur lourd et surpris, — sentant une vie nouvelle commencer qui ressemblait à une ornière. La soirée était tiède ; le ciel s'étoilait peu à peu. Impatients d'éclater, déjà les premiers feux de la Saint-Jean naissaient aux carrefours, et ces flammes de la plus belle nuit de l'année me guidaient.

29 juin.

Oubliant le conseil cartésien, ils n'ont su résister à la précipitation, les Chardonne, Montherlant, etc., qu'un séjour forcé à la chambre me fait lire. Que de sophismes, quel relent de mauvaise conscience, et si parfois des remarques de détail, des critiques du passé tombent juste, que de conclusions hâtives, quelle impatience de soumission ! Ces Messieurs se préparent de grands pieds de nez dans l'avenir. Le cas de Montherlant est assez subtil ; il demeure désinvolte, fringant. Il garde de faux airs d'indépendance (se préparant peut-être une porte de sortie). Je songe à « l'Apostat de l'esprit libre »...

8 juillet.

Je viens d'acheter une valise — d'occasion, à vrai dire, et déjà assez cher (10 000 dr.), mais fort belle, en cuir de Russie, venant du père de Lilika. Si mon voyage en France doit se faire, je serai muni.

Le malheur, c'est qu'un bandit entré dans ma chambre au petit matin (ma fenêtre est basse) a emporté mon plaid et un costume de voyage que j'avais fait faire en sortant de prison, et qui me plaisait fort. C'est en poursuivant le bandit que je me suis étalé sur les marches d'un escalier (j'étais pieds nus) et que je me suis fendu le front, — d'où fièvre, infection, chirurgien, infirmière, plus de huit jours au lit. Je ne suis pas encore remis, portant toujours un pansement. Naturellement, je me suis affaibli, j'ai maigri ; ce n'était pas le moment ; la misère sévit plus que jamais à Athènes.

Beaucoup de visites (parfois une vingtaine par jour). J'ai vraiment éprouvé le dévouement, l'affection des amis. J'ai pris cet accident comme une expérience de plus, et je tâche pendant cette convalescence de vite remonter le courant, de balayer les menues tristesses. Quand donc à la fois ces « expériences », ces chocs dont je commence à être coutumier ouvriront-ils la porte de la poésie ? Je n'accepte jamais les coups du sort qu'en me disant qu'ils préparent le terrain, qu'ils me déblaient, qu'ils me labourent. Qu'est-ce qui voudra bien germer enfin ?

On est long à cicatriser ; on manque de globules. J'ai toujours mon pansement ; complications causées par un microbiologiste, paraît-il mégalomane, qui voulut m'affoler et me faire de l'auto-vaccin, d'où réaction sérique, etc. Comme si l'urticaire (sous la plante des pieds, causée par l'injection antitétanique) ne m'avait pas suffi... Tout cela m'empêche terriblement de vivre (et d'écrire, fût-ce une ligne). Ai-je dit que je n'ai qu'un œil ? L'autre, dans la paupière duquel le pus de ma blessure s'était épanché, après abcès etc., commence tout juste à s'ouvrir..., mais depuis quelques jours (voyant beaucoup moins de monde, et n'ayant aucun goût à sortir), je me suis remis à lire. Merveilleux Colette : *La Naissance du jour*.

Drôle d'état de convalescence, de demi-vie, dont je n'avais guère idée. Me rappelant soudain que le sucre aide à la cicatrisation des plaies, j'ai ouvert la boîte reçue de Chambéry cet hiver, que je gardais religieusement, et j'en ai avalé trente morceaux. Je recommencerais. Le premier résultat, c'est peut-être un peu de chaleur pour gribouiller ce bulletin de santé.

27 juillet.

Ordre est venu que les fonctionnaires demeurent à leur poste. Je renonce assez facilement au voyage, ayant pris la précaution de n'annoncer à personne ma venue en France. Je commence pourtant à sentir les traces d'éloignement : je fais en parlant des fautes de français. Pas encore guéri. Mon abcès de la paupière se cicatrise à peine ; je ne peux pas encore ouvrir l'œil tout à fait. Occupé à effacer les traces de ce cambrio-

lage (le soir, quand j'imagine cette ombre que j'ai vue abusant de mon sommeil, se servant parmi mes affaires, j'en ai froid dans le dos, non de peur, mais de dégoût). Acheté pour 25 000 drachmes une paire de sandales (en janvier, et plus belles, 4 000). Commandé ce matin un très beau complet demi-saison, 23 000 dr. Celui qu'on m'a volé avait coûté l'an dernier 8 000, ce qui semblait alors une folie. Bel abîme, mais nous venons encore d'être augmentés. La rareté des habits durant des années sera si grande qu'il est prudent d'en acheter, pendant qu'on trouve encore des tissus. Et puis les habits sont une consolation — mon vol m'a surtout blessé dans ma coquetterie (j'adorais le complet sport chiné qu'on m'a pris) — sans compter les marques que j'aurai sur le front. Vie encore végétative ; mais je me réveille, recommence un peu à sortir. Je vais tâcher de reprendre du poids. Je dois me préparer à l'hiver.

Vraiment soulagé de n'avoir pas à faire le voyage de France. Je l'envisageais avec angoisse (crainte et tremblement), malgré le bonheur d'embrasser Maman et quelques autres. Mais de combien cela prolonge-t-il l'absence ? Deux ans peut-être (ce qui fera cinq années)...

Un certain raidissement intellectuel, je vis sur moi-même. Manque de *pairs*, — non pas que je me place bien haut, mais j'avais été jusqu'ici gâté. Ou je trouve de faciles admirateurs, ou je suis déçu par les « intellectuels » que je rencontre. Manque général de ravitaillement. Il me faut tout tirer de moi-même, ce qui fait que je ne pense rien, n'écris rien, etc.

29 juillet.

Petit réveil. Commencé une lettre à Gide. C'est toujours ainsi que se marquent mes étapes. Pensé à mes cours de l'hiver. Examiné Mâle, Focillon, etc., car j'aimerais parler des cathédrales. Repris Montaigne et Villey. Je commence toujours dans l'enthousiasme à étudier un sujet, mais sans cesser un instant d'avoir conscience de mes faiblesses. Si je parle de ce que j'aime (et comprends), j'ai plus de chances de réussir.

Été étrangement escamoté. J'aurai passé juillet à peu près chambré. Ma sortie principale est pour aller à l'Institut. Abandon complet de sorties nocturnes, qui sont pourtant le seul charme d'Athènes. Peu à peu, avec la santé, les forces, reviendront la curiosité, l'audace. Je me remettrai à bouillir. Cette expérience de malaise (presque de maladie) valait d'être vécue.

Reçu dix kilos d'épicerie de Chambéry, ce qui me remonte l'âme. Reçu la visite d'un garçon qui me demande de venir habiter chez lui ; sa mère m'offre gratuitement une chambre. Je suis si bien installé chez Lili, malgré le côté bohème, et si près de l'Institut, que je décline l'offre. L'amusant, c'est que ce garçon m'est fort sympathique ; il m'avait de-

mandé des leçons récemment ; je l'avais envoyé à N., mais en lui disant que je serais heureux de le voir parfois. Il se pourrait qu'il ait compris ma sympathie, et que ce soit réciproque. J'ai décidé depuis Pâques de ne plus donner de leçons. J'ai besoin d'être libre et il vaut mieux laisser les leçons à ceux qui n'ont pas d'emploi ; de plus, impossible de demander un prix en rapport avec le coût de la vie. Le jeune S. (merveilleuse intelligence de quinze ans, un peu trop tourné vers les questions politiques) est cependant venu m'implorer pour son ami — que je ne connais pas encore et dont il m'a parlé souvent, — âgé de quinze ou seize ans lui aussi, et qui fait ses délices de Montaigne et de Pascal. Bien difficile de résister ; comment refuser un coup de main à un tel gosse ?

3 août. À Gide.

« ... Je manque à un point excessif de modèles, de gens que je sente vraiment supérieurs à moi. Comme Paris était une pépinière de grands hommes et qu'Athènes n'est plus ce qu'elle était (au V^e siècle), je tombe de haut et dans une solitude spirituelle pour laquelle je ne suis point fait, car les conversations que j'enfante en tête à tête avec moi sont pâles... Je manque tout à fait d'un ami exigeant et qui me force à me jeter de temps en temps dans le vide — et avec qui on trouve du plaisir à être soi.

[... ¹]

7 août.

Je continue de me suralimenter. Le cuisinier de l'École me fait des biscuits. Je prends mes repas chez les C. et vide régulièrement les plats. Au demeurant, je n'ai pas tellement d'appétit. Je me force. Fini les injections de Tricaline. Rien remarqué ².

Lu plusieurs comédies d'Aristophane. Que de larcins, que de ruses ! Comme aujourd'hui. Le vol ne date pas en Grèce de la domination, comme les bonnes âmes veulent nous le faire croire...

Visite à la police pour refuser le visa de sortie que j'avais demandé, et faire refaire mon permis de séjour (emporté par le voleur).

Exposition des artistes grecs dans les salles dévastées du Musée. Quelques rares bonnes choses, des amis. Une sculpture d'un jeune inconnu : *Après le bain*, enfant nu, assis. Rencontré P., bel artiste, bramant après Paris, affamé de vraies conversations, d'atmosphère, etc. Longue sieste. Lecture. Après dîner, les C. allaient voir *Bel Ami* au cinéma ; je

1. Robert Levesque recopie ici une partie de sa lettre à Gide du 7 août, jusqu'à « Toute la lie de l'Orient grouille » (*Correspondance Gide-Levesque*, éd. Pierre Masson, pp. 354-6).

2. Ce paragraphe est biffé dans le manuscrit.

préférerai *Hôtel du Nord*, où je fus seul. Ma première sortie nocturne sans compagnie. Nuit assez noire ; je sentais une vague angoisse ; j'ai toujours sur l'œil un tampon. Manque de fauteuils dans ce cinéma en plein air ; je me trouvais assis sur un petit mur près d'un adolescent débraillé en culottes courtes.

Vacances, il faut le dire, tout à fait manquées, à cause de mon état. Mais qu'en eussé-je fait ? Nous sommes bloqués. J'aurais couru la pré-tentaine. La fatigue, ce tampon que j'ai sur la paupière me donnent une sorte de complexe qui m'empêche de voir des gens, de me répandre (je m'en passe fort bien), mais le plus grave, c'est que la promenade a disparu de ma vie ; je ne sors qu'obligé.

N., l'autre jour, m'honora d'un incohérent journal où il note les vellétés, les hésitations d'une âme sollicitée à la fois par les problèmes religieux et la politique. C'est plein de remous, on est tiré à droite, à gauche, et on revient au point de départ. Tout cela est pathologique ; maladie du doute ; démangeaison dans le vide.

Renoncé finalement — crainte de la fatigue — à m'occuper du garçon qui voulait travailler avec moi. Il suivra à l'Institut mon cours de vacances. Je suis pourtant allé hier passer une heure dans la bibliothèque fort belle de ses parents. Je voulais peut-être achever sa conquête (morale). Crainte qu'il n'ait trop lu. On me souffle que sa mère est en extase devant lui. Horreur. je ne puis m'empêcher de croire que tout orgueilleux, d'avance, est perdu.

Remarqué ce matin avec P. (et cela depuis deux ans me hante) que s'il nous reste le présent que nous pouvons à chaque instant façonner, nous sommes terriblement frustrés de l'avenir ; condamnés à vivre au jour le jour. Cette perspective jadis inconnue, mais claire et profonde, de l'avenir aujourd'hui est bouchée. On nous a volé l'avenir, on l'a empoisonné ; il pèse devant nous comme un remords ; nous sommes appauvris ; il nous manque une dimension.

10 août.

Retour de *Psychico*. Bain hebdomadaire assez tantalique. Le samedi soir, Marc tient que nous allions ensemble au cinéma. La plus fraîche jeunesse s'y retrouve, les enfants des villas aux bras nus, aux courtes culottes blanches. Il me semble être assis en marge d'une Olympe où évoluent de jeunes dieux ; je les vois resplendir tour à tour aux lumières et dans l'ombre. On soupe en rentrant. On se sépare, mais les visions divines ne facilitent guère le sommeil.

Le dimanche matin, durant deux heures, Marc vêtu d'un tricot échan-cré demeure sagement près de moi à lire Montaigne et à me montrer des compositions. Hier, c'était *Boule de suif*. Le sujet, choisi par lui, paraiss-

sait le troubler. Il est devenu ces derniers mois immense pour son âge (seize ans), et très formé, me disait sa mère qui s'inquiète. Ce spectacle d'une adolescence qui peu à peu s'échauffe et se dispose à ruer me tourneboulé chaque semaine. Cela ne me rajeunit point (peut-être cette amère distance qui grandira me fera-t-elle écrire...). Les soucis de la guerre nous font tous vieillir ; mon accident y a aussi contribué ; au point qu'aussitôt guéri je devrai suivre un véritable régime pour faire machine arrière, cure morale et gymnastique. Je compte aussi sur mes cours, sur la présence de mes élèves pour retrouver la joie insouciance. On m'a enlevé le tampon que j'avais sur la paupière. L'œil semble réduit de moitié. J'attends que la paupière soit assez élastique pour reprendre sa place.

15 août.

Je continue à me traîner ; pourtant ma fortune va prendre une face nouvelle. Depuis un mois je déjeunais et dînaï en famille chez les C. Je passais mes soirées avec eux, souvent dans les délices du jardin ou au cinéma. Les C. sont partis ce matin en avion ; je suis rendu à ma solitude...

La chaleur, ce matin, est accablante ; vrai temps de 15 août, midi des vacances — autrefois du moins. Cette année, les cours recommencent plus tôt. Dans deux jours je reprendrai mon « cours supérieur », trois fois par semaine. Trois enfants de quinze à seize ans s'y sont inscrits par amitié pour moi. Pour peu que s'y ajoutent quelques charmants inconnus, je ferai mon travail dans la joie. Il faut aujourd'hui se rabattre sur bien peu.

Hérité d'un tas de bricoles que laissent en partant les C. et les B. J'irai faire un tri. Assez d'instruction à avoir vécu de près avec les C. Ils me manqueront. Je pouvais parler avec eux de certains points littéraires. Et puis ils étaient du monde. Parmi l'héritage des C., il y a des fortifiants. Grand espoir. Je voudrais tant me remettre à flot.

... Les B. qui vont en Aquitaine porteront une lettre à Claude. J'aurais bien dû en copier quelques phrases. J'ai si rarement quelque chose à dire ; ce carnet est si insigne. Essayé de dire à Claude la place qu'il tient dans mon amitié bien que je ne l'aie guère vu plus de dix fois. Je ne sais rien sur sa vie, son passé ; pas d'anecdotes, et cependant, par une sorte d'échange d'intuitions, il me semble que nous nous connaissons profondément, par le dedans. Près de lui, c'est le meilleur de moi-même qui s'exhale ; je n'ai rien à cacher ; je sais que tout sera compris. Et je me sens mis à ma place.

16.

Une certaine sécheresse de nature jointe à la formation dans l'École Normale d'où il sortit brillamment, après avoir été pupille de la nation,

boursier, etc., font que C. attend quelque chose, et même attend tout de la société. Il n'est pas un de ses actes, pas une de ses paroles qui ne le révèle.

Je suis à l'opposé. Je n'attend rien des hommes (ni des institutions). Je suis tout étonné — mais cela tient aussi à ma tenace modestie — quand on me distingue ou qu'on m'accorde un avantage. Je n'espère rien du social ; je le méprise. Mais de la vie, au contraire, j'attends tout. Je suis à son endroit tout exigence. Aventures, plaisirs, biens qui n'êtes à personne, émotions vives et secrètes, c'est à vous que j'aspire, c'est parmi vous, et en silence, que je me meus.

J'ajouterai que C., avec son ambition et la certitude qu'on lui doit toujours quelque chose, accumule les gaffes. Il n'a pas pu comprendre que son bienfaiteur, l'État, se trouve en ce moment dans ses petits souliers, et a continué de faire le difficile, de présenter des requêtes, etc.

Au régiment, je passais pour un homme d'une malice insondable, car il m'arrivait le minimum de désagréments. En réalité, je me confiais au destin. J'abandonnais ce qu'il sied à la bêtise, soucieux uniquement de préserver mon âme. Je fais de même aujourd'hui, et puis passer pour un personnage accomplissant bien son travail, et même quelque chose de plus. Rien ne m'ôtera de l'idée que les plus habiles ne sont pas les habiles, et que la force la plus grande est de savoir rester naturel (à condition d'avoir une nature).

18.

Admirable exécution de la *Symphonie en sol mineur* au théâtre d'Héroude. Déjà trente élèves à mon cours, dont plusieurs tels que je les souhaitais. J'utilise Saint-Simon ; sa syntaxe intrigue les élèves.

Inquiétude du médecin (et de moi) sur les suites de ma blessure. Suppuration continue.

20.

Je viens de corriger les cinquante dictées de mes élèves ; c'est une corvée sans doute, car j'ai retrouvé à peu près cinquante fois les mêmes fautes, et cependant l'amour me soulevait pendant ces corrections, non pas que je fisse avec amour cette tâche automatique, mais, comme je suis amoureux de ma classe, d'un amour inexprimable autrement qu'en rayons réfractés, il me semblait enfin tenir dans mes mains une parcelle de ces enfants. Je suis amoureux de ma classe, dont se détachent quelques visages (un seul suffirait), comme d'un faisceau d'énergies braqué sur moi ; tous les yeux y convergent ; je me sens maître d'y faire passer tous les feux. Leur présence, leur foule, et de les voir se presser devant moi m'emplit de gratitude, et je leur parle de n'importe quoi. Je ne sais si c'est pédagogique, mais malgré moi j'amorce les propos que j'aimerais

leur tenir en tête à tête.

26.

Je deviens un professeur sérieux. Je bûche Corneille que j'ai promis de traiter en quatre leçons. Je suis le premier à m'instruire. Je garderai mes notes, trop peu sûr de conserver ce feu sacré qui me fait préparer méthodiquement mes cours. Les élèves sont pour beaucoup dans mon entrain. Il faut qu'on me demande pour que je donne, aussi je ne connais pas très bien mes forces. Malgré moi, je ne puis m'empêcher de souligner à tout coup mes ignorances (surtout grammaticales) ; c'est comme un leitmotiv, mais qui ne lasse pas. J'ai des foules à ce cours de vacances. Pas encore guéri, pas encore sûr de pouvoir l'être facilement.

Ma vie en général a une allure poétique, j'y consens, mais avec une absence notable d'épisodes qui tranchent un peu sur le tissu des jours. Absence prodigieuse de l'amour. Grand rôle de l'amitié, mais si j'ai de bons amis à Athènes, je n'y compte pourtant pas *un* ami. Ressource énorme des livres (je lis, je relis, je dévore). Je suis heureux d'avoir mon métier qui me donne un cadre, une raison d'être. Mais ce n'est pourtant pas cela que j'ai voulu (ou du moins ce n'est là qu'une partie...). Si je me sens terne et routinier parfois, j'existe pourtant d'une façon assez réelle et vive dans l'esprit de quelques amis et cela, invisiblement, me soutient.

1^{er} septembre.

J'en suis à Racine maintenant. Chacun de mes cours est comme une petite aventure. Il y a une manche à gagner. J'y réussis inégalement. Comme il arrive sans cesse des nouveaux (hier, soixante-quinze auditeurs), difficile de maintenir l'unité. Et puis, malgré cet empressement volubile, le siège que l'on fait de ma chaire, etc., je me sens toujours aussi loin de l'âme grecque (si âme il y a). Par le côté roublard, tortueux, leur comédie mâtinée d'oriental, etc., ces gens m'échappent. On croit parler la même langue, d'autant plus qu'ils font tout pour vous imiter. J'ai par bonheur quelques jeunes garçons de seize ans, ravis par les Muses, dont je m'occupe de plus près ; ils viennent chez moi ; je leur montre en détail leurs fautes ; je les sens tout tremblants de la crainte de ne pas arriver. Grâce au ciel, ils sont pleins de promesses.

Je pense être guéri cette semaine. On s'est aperçu hier que l'intérieur de la plaie était cicatrisé. Ce n'est plus qu'une affaire d'épiderme. J'ai heureusement empêché l'autre jour l'interne d'explorer la blessure avec une aiguille pour aller voir si l'os n'était pas atteint. Cet accident, ce tampon que j'ai dû garder sur la paupière m'a donné depuis six semaines une sorte de complexe, dont à vrai dire la vie intérieure n'a point profité ; mais je ne me sentais ni désir de sortir, ni envie de voir les gens. Enfin je

vais être libéré, mais sans beaucoup plus d'envie de me répandre. Je suis pris dans la journée par les courses indispensables, la sieste, la préparation des cours (je suis comme un mari qui tombe amoureux de sa femme ; mon métier s'est mis à m'intéresser). Seules me restent les soirées (je n'ai jamais pu travailler le soir), que je vais passer en plein air. En rentrant à minuit, je retrouve l'*Histoire du sentiment religieux*, mes délices.

L'Institut a un succès sans égal. Plus de mille élèves au cours de vacances (l'an dernier, deux cents). On a suspendu les inscriptions. Durant l'année scolaire, le chiffre pourra monter à quatre ou cinq mille. Et nous ne sommes que neuf ! On annonce bien du renfort (nous en demandons sans cesse), mais je parierais que pas un chat ne viendra. Les problèmes de l'année auront du pittoresque. Il suffirait d'ailleurs d'une épidémie pour tout mettre en panne (auquel cas, je reprendrais qq. lectures mondaines).

Je l'ai déjà dit, je suis tout surpris que ma vie prenne un cours que je n'avais point prévu. Je deviens un prof et probablement je le resterai. Alors, autant acquérir de la technique, et constituer des fiches. Jusqu'à présent j'étais bien un professeur, mais trop résolument amateur. L'amusant, c'est que mes cours, mon enseignement ne sont nourris que de ma fantaisie, des lectures flâneuses que j'ai menées pendant plus de dix ans (mais chaque auteur, ce fut pour moi une lutte, une découverte). Je me trouve au moins aussi calé que mes collègues spécialistes, dont l'un refusait hier d'appeler Chénier un poète et jugeait le *Racine* de Lemaître sans intérêt, alors que c'est ce dernier bouquin qui attacha le grelot de Racine féroce, marécageux. Le manque de goût peut me blesser, me faire mal autant qu'une *mauvaise action*.

2 sept.

J'ai eu tout à l'heure dans les mains deux recueils de photos sur la famine du dernier hiver à Athènes. Comme on oublie ! J'ai eu pourtant sous les yeux ces horreurs, et même, voulant mieux m'en graver la mémoire, j'allai passer une matinée dans cet hôpital du Risarion où la plupart de ces photos furent tirées. J'ai aussitôt reconnu cet amas d'enfants décharnés et qui s'entassaient recroquevillés quatre ou cinq par lit, et ces garçons plus grands, au ventre ballonné, les genoux cagneux, les côtes saillantes, les yeux caves, derniers représentants des éphèbes rivalisant avec le marbre, qui étaient faits pour gagner des couronnes dans l'arène, comme dit un commentaire touchant. Ce qui est meurtre de la beauté m'afflige par-dessus tout. C'est cela que je ne puis pardonner à la guerre. J'ai parlé de l'inoubliable Vouri...

Courrier de France. Cartes de Maman, de Michel en vacances dans la Sarthe. Chambéry annonce un nouveau colis (il faudra des mois peut-

être. J'ai raconté mon « accident » ; ils ont eu pitié de moi. On a enlevé ce matin le sparadrap). Lettres d'Alger (Annie, Jacques). Gide est en Tunisie. M. d. G. se prépare à m'écrire.

Visite hier à Ghika. Extraordinaire histoire du capitaine des carabinières, son voisin, qui exige un tableau pour égayer sa salle à manger. Sans être moi-même gendarme, j'ai droit aussi à une peinture, un petit paysage¹ : au premier plan, des cactées parmi des rochers, et, au loin, une tache découpée d'un gris fer. Rien ne me restitue davantage Spetsai ; cette tache évoque dans sa sobriété toute la mer. Je suis ravi de cette œuvre inspiré par Hydra. (Il y avait dix ou quinze tableaux à choisir ; aucun ne me plaisait. J'étais bien embarrassé. Enfin on apporta le petit paysage. Très stylisé ; on dirait presque une œuvre japonaise, dont en 1937 Ghika ne connaissait rien.) Conversation sur Dante et Kavafis.

Je m'arrête pour lire du Racine ; mon métier a vraiment du bon.

3 sept.

Au fond, cela dépend de moi de réussir avec mes élèves. J'avais relu le matin *Andromaque*. J'en parlai fraîchement et pus les tenir en haleine. Établi avec M. le programme du cours spécial de littérature. J'ai un tel goût des classiques, je suis si intimement persuadé que de chacun on peut tirer des merveilles, que j'accepte tout ce qu'on me propose. Erré ce soir ; nuit sombre et venteuse. Pensé cruellement à Fernand.

Je mets la main sur une lettre de Michel (cela me remonte). Il m'écrivait en mars qu'il a montré mes dernières lettres à Gide (qu'écrivais-je ?), qui les a aussitôt communiquées à Martin du Gard. Très frappé des progrès (?).

7 7bre. À Noël M.²

« ... Je ne suis guère surpris de trouver des échos de nos vieilles conversations dans tes notes sur la poésie (*Fontaine*). Vieilles conversations ? que sais-je ? Mais sans doute avons-nous dû aborder quelquefois ces questions sur lesquelles je me sens fort d'accord avec toi, ayant de plus l'impression de n'avoir guère varié là-dessus ces dernières années. *Ne varietur* ! sans doute est-ce un plaisir d'orgueil de m'entendre dire parfois par de rares correspondants que je n'ai pas changé. Mais cela me confirme dans ma voie, car justement quand on nous a tant arraché de choses (et ça continue), je recevais ce choc dans une île azurée, je me suis cramponné aux valeurs que j'avais éprouvées jour par jour dans un passé apparemment sinueux, mais ne tendant qu'à un but. J'avais acquis qq.

1. J'ignore ce qu'est devenu ce tableau.

2. Noël Mathieu (Pierre Emmanuel).

certitudes et un trésor à l'abri de la rouille, personne ne peut me le prendre ni même y toucher, j'en ai fait l'expérience, et je souhaite porter comme à bras tendu dans l'orage mon modeste ballot pour l'offrir à ceux qui auront tant besoin de savoir comment il faut vivre. Mais vivre en attendant (tu le dis) est toujours l'essentiel. Prouver le mouvement en marchant. Que serait une sagesse qui ne laisserait pas mettre un pied devant l'autre, et faire quelques pas ? Quelques pas ? voilà bien le malheur, et dans la nuit. Comme il faut croire et aimer la vie pour se contenter de ces jours découronnés ! Quoique j'eusse aimé, et que j'aime encore, spontanément et de parti pris, le présent d'un amour goulu, je n'ai pas oublié les cimes indécises de l'avenir qui, du moins, nous était assuré. À chaque jour suffit sa peine, mais justement, les jours de peine, il nous restait cette longue route brumeuse, mais pleine d'aube, où nous projetions nos rêves — demain et dans six mois et l'an prochain. Les malheureux, ceux qui n'avaient pas de présent ni de foyer, que leur reste-t-il ? (Qu'ils s'embriagent.) Mais aux autres, on a tout de même rudement restreint leurs propriétés. En apparence, je le veux bien. Mais dure gymnastique (et puis, pendant ce temps, les jours passent). Ce n'est plus, comme disent les pêcheurs, le passé qui est un poids à traîner, mais le futur jadis volatile, éthéré, qui s'est chargé de lourdeur. Nous le sentons devant nous qui pèse. Mais pourquoi avoir peur ? Ce ne sera jamais que l'Homme, et des choses humaines, que nous trouverons sur la route. Décidément, nous sommes tout à fait d'accord. Peut-être insisté-je un peu sur l'occultation de l'avenir, car, individu voluptueux, il me plaisait assez de joindre aux souvenirs et aux joies présentes le ragoût, l'assurance de bonheur à venir. Mais si j'ai défini mes biens insaisissables, les garanties demeurent. Au fond, ce n'est pas pour moi que je m'inquiète (n'appréciant que les richesses qui ne coûtent rien, je ne crois pas que je pourrai en manquer), mais [pour] le malheur des autres, et c'est cela la guerre, trop de larmes, trop de sang, m'opprime. Tout ce qui était beau, qui était pur, ou qui aurait pu être, je le vois chaque jour avili, défiguré. On est aux premières loges dans ce pays. Après tout, c'est peut-être ça, l'homme. Je n'ai jamais douté que je me fisse des illusions, mais je tiens fort à les garder.

» Ma vie a pris depuis un an un caractère qui m'étonne, que je n'avais pas tout à fait prévu. On m'a forcé à devenir le professeur que je n'étais qu'en apparence. Je n'avais jusqu'alors exercé ce talent qu'en amateur, trouvant beaucoup plus de plaisir à rêver sous divers climats, et à me transporter de place en place. Mais l'immobilité est devenue de règle, et l'enseignement manque de bras... »

17 sept. À Gide.

« ... J'espère qu'après ce grand effort d'*Hamlet* vous vous offrez enfin

quelque vacance (que n'y suis-je !) et que votre journal va pousser des rameaux. [... ¹] »

25.

Reçu deux gros colis de Périgord et de Savoie. Dévoré aussitôt 200 gr. de foie gras. Je croyais que j'allais m'évanouir. Je n'avais de longtemps connu de saveurs exquises. On mange pour se nourrir, et bien heureux de trouver à manger. Depuis des mois et des mois, les gens d'ici jour et nuit sentent dans les entrailles des crispations. J'ai connu ça (et de très loin) au début du dernier hiver ; nous n'étions pas encore organisés. Il fallut faire des provisions, et manger davantage, dévorer n'importe quoi et à toute heure pour combattre l'affaiblissement causé par le manque de sucre, de graisse etc. Pourquoi ai-je la chance, dans cette famine, de gagner assez bien ma vie et de recevoir des paquets ? Je trouve ça injuste — et cependant je crois que ma vie n'est pas inutile, que j'ai quelque chose à faire (au moins dans l'avenir...). Le malheur est que j'emploie si mal ma vie, ou plutôt mes soirées. La solitude ne me vaut rien ; ces soirées de rôdeur, ces derniers temps, tourment à la manie, et vraiment l'imprévu (ce qui faisait la poésie), dans ce temps de laideur, est près de s'épuiser (mais précisément c'est la chance infiniment rare de poésie que je crois poursuivre !). Assez occupé dans la journée par mes leçons et les livres. Préparation d'un cours sur la sculpture. Le plus difficile, c'est l'école romane. J'ai adopté une nouvelle méthode : au lieu d'aligner des notes à la queue-leu-leu empruntées aux bouquins que je lis tour à tour, j'ai commencé à tout lire, puis je ferai un plan auquel je rattacherai les morceaux qui m'importent. C'est sans doute ainsi que tout le monde procède ; mais il n'est pas mauvais de conquérir sa méthode. Quand je suis à la recherche de documents, de photos, je goûte des joies vraiment vives. Expériences curieuses sur mes élèves : je ne me croyais pas tellement sensible aux atmosphères (à la clinique, les jours où l'on soignait ma pauvre, quand tel interne charmant venait en passant jeter un coup d'œil, aussitôt je n'avais plus mal...). Je sens inconsciemment, aux premiers mots que je prononce, si l'auditoire est en état de grâce. Si oui, aussitôt je trouve du plaisir à parler, les idées viennent, on m'écoute, etc. Il ne tiendrait qu'à moi de créer l'atmosphère, alors ? Il faut la collaboration du public. Il faut que je sente que ça en vaut la peine. Je ne peux pas jeter dans le vide ce que j'ai de plus cher. Grand plaisir à faire des lectures (à la dernière leçon, *Les Deux Pigeons*, qu'une jeune fille commenta, et la

1. Robert Levesque recopie ici le début de sa lettre qui a été publiée dans sa *Correspondance*, pp. 360-2, jusqu'à « je ne puis m'empêcher de leur jeter toutes mes cartes ».

scène de *Tartuffe* avec Orgon sous la table). J'ai fait des progrès, je le sens, et l'amusant c'est que quelques anciens élèves qui reviennent à mes cours en auditeurs me le disent.

Lettre de Cottez qui est à Nice, ville qui passe pour être mal approvisionnée. Pays de cocagne ! me dit-il, lui qui pourtant à Athènes vivait en privilégié. Moi-même je le suis, mais cette lettre, nourrie de détails bien choisis, me fait concevoir combien nous sommes malheureux. On ne comprend pas toujours sa misère, mais le bonheur, oh ! j'en suis terriblement conscient ; les auteurs que je lis, les statues que je tâche de reconstituer, les aventures auxquelles je devrai quelque temps renoncer, j'en suis tout habité. Cela me tire de moi-même, et surtout jette un écran devant l'atroce réalité.

On a dû liquider l'appartement de F. Les héritiers du sang font un procès ; ils attaquent le testament que Fernand a bien daté, mais en oubliant d'indiquer l'année. Par je ne sais quel hasard (pourtant les scellés étaient mis), Michel a pu sauver ce qui m'importe : les papiers et les livres. Je sens un vide que rien ne comblera. Je n'ai personne à épater ! Je veux dire que F. étant l'homme qui me connaissait le mieux (et qui était le plus sévère), je n'essayai souvent de me dépasser moi-même, d'arriver à quelque chose, que pour arracher un assentiment. J'ai perdu mon témoin. M. d. Gard écrit à Michel que Fernand était trop intelligent, et manquait d'esprit créateur, d'imagination, que là fut son drame... Jouvét, paraît-il, pensait de même.

13 octobre.

Rentré en possession du *Journal* de Gide (prêté à Mme D.). C'est un cadeau de Milliex, pendant ma maladie, pour me dédommager de l'exemplaire perdu dans ma fugue. J'en ai relu ce soir nombre de pages. Je revenais de voir *Orphée* au théâtre d'Hérode. Sur une scène antique, tout prend de la grandeur. Les voûtes pleines de nuit semblaient vraiment s'ouvrir sur l'Enfer. Admirable première danseuse, grande et mince dans une robe droite, beauté sinueuse des bras nus.

Je souffre d'un rhume de cerveau (tribut à la saison). Je tâche de me soigner, étant chargé de mes soixante élèves et de ceux de Milliex (séjournant en France), dont l'examen approche. Fini de préparer mon cours sur Montaigne. M'attaquerai peut-être à d'Aubigné. Toujours passionné par mon métier ; c'est une large occupation, qui ne remplit pourtant pas tout mon cœur, mais qui suffit à me donner de la joie, et à satisfaire mon besoin d'activité.

Comment exprimer l'état bizarre où la guerre continue de plonger Athènes ? Si je n'avais l'Institut, je pourrais être désespéré. La vie ici, la société, le spectacle des rues, tout est désenchanté. La laideur règne, et

mille formes de bassesse. J'ai, grâce à Dieu, les livres, mes élèves, quelques rêves et les rencontres de la nuit. Ma vie est coupée en deux ; j'y suis habitué ; cela ne crée point de déséquilibre. Accompagné plusieurs fois Mme M. au cinéma. C'était une façon d'éviter l'émotion des poursuites nocturnes. Un mince répertoire d'avant-guerre alimente les programmes. Curieux, comme nous sommes devenus indulgents. On rit de peu ; on se contente d'à peu près. Mais hors du cinéma, je sais encore lutter pour la plénitude.

M. Alphonse Karr raconte l'histoire d'un philhellène à qui les Grecs ont volé sa montre aux Thermopyles et sa tabatière à Marathon. (About, *La Grèce contemporaine*, p. 71).

CARNET XXVIII

(20 octobre 1942 — 25 janvier 1943)

Commencé à Athènes, le 20 octobre 1942.

Je réalise en ce moment, sans doute, le modèle du professeur à l'étranger selon le « Service des Œuvres », car l'Institut m'occupe uniquement — non pas que j'y travaille sans cesse ou que je n'aie aucun loisir, mais la seule occupation consistante de mes jours, c'est mes élèves et mes leçons. Quand je ne suis pas à l'Institut, mes lectures, mes flâneries etc., qui seront peu ou prou versées dans mes cours, me ramènent encore à ma tâche. J'ai découvert ce que c'est qu'enseigner, et comme, ce faisant, on s'enseigne soi-même. Cela est admirable, à condition d'en sortir, je veux dire d'arriver à donner un corps plus solide à une marchandise que j'écoule en détail et à bon marché.

Depuis le passage de Copeau à Athènes (avril 40), nous avons été peu gâtés. Il est vrai que le musée et l'Acropole dont j'étais l'incessant visiteur demeuraient ouverts. Bientôt ce fut la nuit. La beauté (faut-il s'en plaindre ?), il fallait la goûter à même, sur les routes et dans la rue, la cueillir au hasard, l'extraire d'une foule noirâtre... Parfois, le soir, l'Hymette pétri de pourpre nous arrachait des larmes. Mais quelle paresse, comme on se sent rouillé ! Avouerai-je que depuis plus d'un an je ne suis pas descendu voir la mer ! Le récital de Rosalie Chaldek, heureusement, nous remet en mémoire la noblesse de la danse et l'instrument sublime qu'est notre corps.

Puisque mes jours entiers sont remplis par l'Institut où trouvent leur accomplissement tant d'années de lectures et de réflexions, mon travail actuel répond à mes tendances les plus fortes. Je m'y réalise ; je peux m'y donner sans crainte (j'ai appris à le faire ; l'an dernier, j'agissais dans l'improvisation, sans méthode et aveuglement. Je n'avais pas encore compris qu'il fallait ajouter la sévérité à l'amour).

Ce qu'on peut faire de mieux pour un enfant, c'est de l'aimer, et les meilleures leçons sont celles où l'on se donne tout entier. Je crois que c'est ainsi qu'on découvre les enfants à eux-mêmes. On commence à les placer un peu plus haut qu'ils ne valent (il est vrai qu'on devine leurs ressources), et bientôt l'enfant se sent digne de ce qu'on attend de lui. Rien de passionnant comme de suivre des progrès, rien d'attachant comme une glaise qui prend forme. Et, délice, à mesure que l'âme, l'esprit se dessinent, on assiste dans l'ombre au merveilleux combat de l'enfant qui s'approche de l'adolescence. Lecture par hasard, l'autre matin avec Marc, du portrait de l'enfant fait dans *Émile*. Ce côté merveilleux, printanier, et qui nie la mort...

22 octobre.

Lu ce matin au lit (et avec une bouillotte) de longs chapitres de l'abbé Bremond. Passé à l'Institut dire bonjour (je n'avais ni cours ni examens).

Couru à droite et à gauche faire des commissions ; la plupart des marchands vous trompent ; il faut revenir plusieurs jours de suite pour la moindre chose. Acheté des œufs (1200 drachmes) pour suppléer la viande, une pile électrique pour les nuits sans lune (1500 dr.), etc. Tout cela ne se trouve qu'à des adresses déterminées et secrètes, et toujours de qualité douteuse. Athènes est inouïe, mais je vis retiré dans mes livres et parmi mes élèves ; je n'ai le souci de rien noter, et à peine d'observer. Longue sieste ; je dors en ce moment tous les après-midi comme un abruti. Au réveil, Lilika me dit que sa mère est de nouveau très mal. Elle agonise, ou presque, dans la chambre voisine. Je lui avais apporté avant-hier quelques morceaux de sucre (cela aussi rarissime) qu'elle avait reçus avec transport. Il est à peu près impossible de satisfaire ses désirs ; elle meurt dans la gêne, sa fille se démène, fait des sacrifices, mais est bien incapable de soigner un malade (je m'en aperçus lors de mon accident). Aucune idée, aucune initiative, et un grand fond d'égoïsme. Je doute qu'elle aime vraiment sa mère. Elle veut pourtant bien faire ; mais elle vit au jour le jour, sans lutter contre ce qu'elle croit fatal. Il a fallu que je lui dise de faire des frictions à sa mère qui risque la congestion. Elle la lave le matin à l'eau froide, alors qu'elle-même, en plein été, se douche à l'eau chaude. Affligée de la haine du domicile, elle ne peut s'empêcher d'abandonner la malade pour aller bavarder dans des bureaux, des anti-

chambres. C'est une excitée maniaque ; j'en ai pris mon parti. L'autre jour (le médecin avait ordonné de la viande), j'en donnai une boîte en spécifiant que c'était pour sa mère. La fille la mangea, car elle avait décidé que sa mère était arrivée à « l'avant-dernière marche où elle se retenait par miracle ¹ ». Il n'y a qu'un médicament (Entérobioforme) qui puisse la sauver de la grave dysenterie qui l'épuise ; j'ai offert d'en obtenir par la Croix-Rouge, mais il fallait une ordonnance médicale. Lilika n'a rien fait.

Passé vers 5 h à l'Institut. Appris l'arrivée annoncée par dépêche de deux professeurs venant en renfort. Inespéré. Ils sont en route. Quelle surprise de tomber dans cet enfer ! Seront-ils plus que des collègues ? J'en doute. J'ai eu quelques amis, mais de qualité si rare que je suis devenu difficile.

Monté à la bibliothèque ; étude de Du Bos sur Flaubert ; entamé celle sur Baudelaire. Nuit de lune ; brouillard laiteux. Rencontré Sikélianos dans le Jardin. Son rire sonore pulvérise les journalistes et certains commerçants qui l'accusent en ce moment d'être incompréhensible ; mais les meilleurs écrivains le défendent et protestent. J'avais donné l'autre jour à N. qui meurt de faim une recommandation pour que Sikélianos le fasse entrer dans la cantine des écrivains, en qualité d'homme de lettres. À vrai dire, je doute fort que cet aboulique ait publié à Paris les brochures dont il me parle, et dont lui-même n'a conservé aucun exemplaire. Sikélianos a réussi à le faire inscrire...

Les sirènes vers 10 h se font entendre ; je cours me réfugier, auprès, chez les A., et j'y achève la soirée.

25 octobre.

Dimanche matin. Temps frais, un des premiers jours d'hiver. Bien que réveillé de bonne heure, je suis resté au lit. Relu *Le Canard sauvage* que j'irai voir demain au théâtre avec Mme D.

Suffisamment mal fichu pour avoir tâché hier de me fuir. Je me dérobaï dans des conversations, d'abord à l'Institut, avant le déjeuner, discutant sérieusement le projet d'une popote pour les prof. célibataires, affaire capitale à laquelle je suis intéressé, mais qui me servait d'échappatoire. L'après-midi, durant deux heures, visite de N. Il parle avec assez de compétence du théâtre russe. Mais quelle aboulie ! Je savais que Mlle P. l'attendait à 5 h pour sa leçon de littérature, et cela d'autant plus qu'il avait manqué, sans s'excuser, la précédente. « Non, me dit-il en partant,

1. Vers 1947, Mme Nakou mourut. Lilika m'écrivit qu'une nuit sa mère, dans son délire, crut m'entendre rentrer : « Ah ! voici Levesque. » [Note au crayon.]

je n'irai pas encore aujourd'hui chez elle. J'ai affaire à la maison. Mais ne croyez pas que je me désintéresse de votre élève. — Vous auriez pu téléphoner. Son examen approche. — La semaine prochaine, j'irai chez elle sans faute. — Vous pourrez peut-être rattraper les leçons perdues. — Oh ! oui, c'est une idée », et il paraît s'y raccrocher avec la dernière énergie. (Grande faiblesse d'aider ces gens qui ne font rien pour se sortir du pétrin.)

Tout heureux d'aller à un thé où le consul de France à Salonique nous intéresse fort. Je rentre dîner à 9 h ; tout a refroidi ; je n'ai pas faim.

Par lâcheté (et aussi un peu pour faire plaisir), je vais rendre visite à Mme X., hébergée à l'École d'Archéologie depuis le départ de son fils. Curieuse conversation de brave femme mêlant quelque bon sens à force sentimentalité. C'est un lâche tissu de clichés, de truismes et de retours sur soi-même. Elle tombe toujours d'accord avec vous, et passe du coq à l'âne. Elle a trop entendu parler, il lui en est resté des phrases toutes faites et des mots pris à contre-sens. Si j'étais plus romancier, j'aurais retenu de ses paroles. Malgré mes bâillements, je prolonge ma visite jusqu'à 11 heures...

26 oct.

Corrigé hier, tout en marchant, ma traduction de *La Voie sacrée*, dont ni Sikélianos ni moi ne sommes satisfaits. Arrêté dans ce travail par un opulent coucher de soleil ; pour une fois, à Athènes, ciel chargé de nuages. C'était un de ces soirs équivoques où flotte l'odeur indécente des arbres.

Je doute d'arriver à la perfection ; ce poème est trop oratoire. Mais après quatre mois d'abandon, je m'amusais de constater mes progrès. Mes corrections portaient moins sur les mots que sur quelques enchaînements, certains rapports ténus. Ces progrès intérieurs, tout à fait invisibles, me surprennent sans cesse. Où me mèneront-ils ? Je les dois en partie à mes lectures à haute voix, à mes cours ; je vis et respire dans les belles phrases, les beaux vers. Souvent (mais c'est ainsi depuis des années), je m'écrie : Enfin ! je sais lire.

Promenade ce matin. Demandé le prix des chemises (à partir de 100 000 dr.), des mouchoirs (7000). J'attends la fin du mois pour m'offrir un peu de linge. Rencontré le jeune St., un de ceux à qui j'ai pu donner la passion de la littérature.

Lu à la diable les trois volumes d'articles de Mauriac (*Journal*), surtout pour me rapprocher de Claude. J'ai désiré à tout prix rester moi-même pour être digne de Michel et de lui. Peut-être me surfont-ils, mais c'est bien *moi* qu'ils aiment.

Ces pauvres mots, ces grands sentiments du chrétien Mauriac font

sourire ; ne soyons pas orgueilleux (le plus grand crime), mais ce n'est pas une raison pour s'aplatir. Tous les convertis de mon entourage (est-ce un hasard ?) étaient de pauvres types. Étienne m'a annoncé la conversion de B., qui m'avouait en 36 « avoir des remords sans la foi », une chose que je fus à même d'observer ici même chez de fervents catholiques, non pas fraîchement convertis, c'est l'impudence et l'exhibitionnisme (acquis peut-être au confessionnal) ainsi que le jésuitisme. À les flairer de près, ils sentent rarement bon.

Toussaint.

Passé la matinée à corriger des copies d'examen. Aussitôt après le déjeuner, promenade au soleil. Circulé au pied de l'Acropole. Saleté de la ville, laideur des gens, des costumes. Tout est morne, incolore, sans joie. Rentré à 5 h faire le classement de l'examen. Visite de M. qui avait vu ma chambre éclairée. Je continue mon travail avec lui, ce qui le flatte, et m'évite la conversation. Après son départ, lecture de l'*Illiade* (trad. nouvelle de Mazon). Surprise de comprendre ça et là certains vers, non à force de souvenirs (ils sont morts), mais grâce au démotique.

Visite hier aux antiquaires avec J. D. Choisi d'abord une étoffe persane du XVIII^e, fleurie d'or et de pourpre, à fond jaune, parfaitement inutile, mais belle (je l'aurais rapportée à Maman). Dans une autre maison, un châle de Lakouri me fait renoncer à l'étoffe ; il me semble que ce châle pourra remplacer mon châle volé. Je l'ai mis sur mon lit — et j'ai grelotté toute la nuit. Demain, j'irai rendre le châle et l'étoffe.

Matton vient d'arriver. Nouvelles de France, et d'Europe (il a fait quinze jours de route). Demain, rentrée de l'Institut. Curiosité...

Toute la semaine fut studieuse. Annoté Bayle et Fontenelle. Fait des réflexions. *Amor fati...* Grand besoin d'être inconnu. Besoin aussi d'être aimé, de ne pas être mal *en* quelqu'un.

10 nov.

Relu *Le Sang noir*. Je le lisais dans le train en 36 en allant à Crépy-en-Valois. Repris *La Nausée*, que je lisais en 38 à Émerainville. Deux livres qui tiennent. Écrit ce soir à Laleure, mon seul ami prisonnier. J'imagine notre revoir ! Le ciel d'hiver qui brille en ce moment sur la Grèce est associé à lui — il m'avait appris le nom des constellations. Je prépare mes cours d'une façon flânante. La rentrée des grandes classes (retardée) approche. Je devine une grande affluence. Tout cela ressemble (ou ressemblera) à l'amour ; on est à la fois très près et très loin. Cela permettra à mes cours de sortir du médiocre. Lettres d'Alger (Annie et Jacques). À quand les prochaines ?

15 nov.

Dieu merci (et c'était la première fois depuis longtemps), la dernière

valise m'a apporté des lettres de toute la famille, une aussi de Noël, devenu le grand poète français, le chantre de notre apocalypse. Cottez m'envoie quelques jeunes revues. Ce que j'avais si profondément souhaité (et même prévu) arrive : la douleur a été féconde, l'inspiration s'est élevée des ravages. Le temps de l'Occupation laissera après lui, quand tout sera oublié, de beaux vers. Je me souviens de l'abbé Monchanin parlant à Lyon de « dénuder les racines de l'arbre ontologique » ; les jeunes poètes des provinces, dépouillés, corrodés par l'angoisse, jettent des cris qui jamais ne furent aussi purs ; un peu triste de ne pas en être, mais je me suis dit depuis quelque temps, pour me consoler, que je serai un héraut de l'après-guerre. Énorme somme d'émotions, d'expériences que tous nous avons endurées depuis trois ans. Chacun se forge dans ces années. Peut-être, ayant passé trente ans, fus-je surtout occupé à résister, à conserver mes acquêts. Je fois être avant tout un peintre de l'équilibre, de la joie, mais qui ne perde point le sens du tragique. Peu de gens le possèdent. Le manque d'imagination, l'inconscience sont ce qui m'a le plus frappé chez les hommes. (Dirais-je le manque de joie, ce serait encore la même chose.)

Gide invitait le mois dernier Jacques, retenu à Alger, à venir « faire du Sud » avec lui en Tunisie. Gide est-il demeuré en Tunisie, qui devient un champ de bataille, lui qui voulait par-dessus tout fuir la guerre ? J'ai su que de Pontigny à Cabris, dans la petite voiture de Mme X. le conduisant à travers la France, il insistait pour passer par les petites routes, s'arrêter aux vieilles églises, désireux à tout prix de se distraire, de ne pas voir la guerre... (« Mais il n'y avait pas de guerre ! » s'écriait le docte Benda quand je racontai ce voyage à la NRF.) Aujourd'hui, Gide est peut-être pris au piège de l'Afrique — une fois de plus ! —, exilé malgré lui, en guerre sans l'avoir voulu. Je sais que son *amor fati* le fera sourire à la séparation. Mais qui s'occupera de lui ? quel remède, parfois, à la solitude ? L'aventure que Gide semble avoir cherchée, non sans la fuir, tout le long de sa vie, c'est peut-être maintenant qu'elle arrive. Il souhaitait, me disait-il en septembre, mettre dans son *Journal* le meilleur de lui-même... Heureux de lui avoir envoyé une réponse que je crois bonne : « Vous serez l'homme de l'autre après-guerre », et qu'il a reçue. C'est à la suite de celle-ci qu'il écrivait à Jacques.

Déçu (comment en eût-il été autrement ?) par la platitude, la banalité du nouveau collègue avec qui je prends deux fois par jour mes repas. Au demeurant, charmant, poli, attentionné. Le nombre des « intellectuels » qui ne pensent pas, ne lisent rien, etc., est vraiment trop grand. Je préférerais manger seul en bouquinant...

La seule définition des gens *bien*, c'est qu'on les découvre sans cesse.

Ils ne sont jamais pareils ; ils disent toujours quelque chose de nouveau ; à chaque instant se dévoile une phase de leur vie, de leur activité..., au demeurant toujours naturels. Les autres ne méritent pas d'être continuellement fréquentés. J'ai eu la chance de connaître un assez grand nombre de gens *bien* — sans perdre un instant l'émerveillement de les trouver si riches.

22 nov.

Ce frémissement de tout l'être, ce tremblement de joie que j'éprouve, aussitôt passé la frontière, en Italie. Tout se succède heureusement, tout m'enchanté. Des propriétés endormies de mon esprit et de mes sens se réveillent. Je me sens davantage moi-même et accordé au monde, ivre à l'état continu. Je me demande si ma vraie vocation (restreindre déjà ses désirs !) ne serait pas de nouveau l'Italie (Institut de Florence, lycée de Rome ?...).

28 nov.

Une fatalité s'acharne-t-elle sur tout ce que j'aimai ? Ibiza bombardée pendant la guerre civile, mon village crétois rasé, et hier Toulon tremblant sur ses bases tandis que sombraient soixante-quatre bâtiments de la flotte. Ce qui fut mêlé à ma vie — c'est peut-être cela, vieillir, — semble condamné à périr. Paris violé, comme absent de l'espace, les musées partout disparus, moi-même éloigné de tous mes vieux amis. (« Tu as connu de grandes, de bouleversantes amitiés », m'écrivait Noël par le *dernier* courrier.) Séparation, exil, écroulements n'arrivent pourtant pas à me rendre triste. Ce Toulon (je tremble pour la suite ravissante des maisons sur le quai Cronstadt) où flotte éparse la joie de mes vingt ans et mes espoirs candides, c'est en moi qu'il se trouve. N'avais-je pas en 36 déploré la plantation de cyprès sur une langue de terre au milieu de la rade ? Horrible forfait dans ce paysage de lumière, de bâtisses et d'eau. Que fussent devenus les soleils couchants à travers les vaisseaux ? Et nos entrées en rade, retour des manœuvres, dans la pourpre et l'or pâle, mes yeux tendus vers les maisons encore ensoleillées de la marine profonde où j'allais me lancer haletant ?

1^{er} X^{bre}.

Satisfait de mon premier cours d'histoire de l'art. Charmante cohorte d'élèves. Pas encore habitué qu'on se dérange pour moi. Faire passer les enfants par des impressions, des émotions successives (les mener — en art — où je veux) est la seule satisfaction que je puisse m'octroyer.

Le mot de Gide à Michel : « L'endroit où j'aimerais le mieux être, c'est en Grèce, près de Robert »... J'imagine malgré moi à chaque instant le siège de Tunis où est Gide, puis ce pays délivré. Et, si la Grèce un jour prend le même chemin, par une faveur exceptionnelle Gide, avant qu'il

puisse rejoindre la France, venant ici se retremper ? Du coup, je retrouverais ma jeunesse... (et lui, la sienne...).

5 X^{bre}.

Deuxième leçon sur Montaigne. Je n'arriverai à le dessiner qu'à force de remarques, de notes, de sinuosités. Je crains toujours de m'attaquer aux masses, je les contourne, je les tâte. Mais chaque détail doit faire flèche. Désir très net de poser des problèmes.

Pour la première fois depuis des semaines, sieste. Dormi deux heures. Mon idée de derrière la tête était de courir, après ce profond repos. La vertu fut la plus forte. Je passai trois heures à terminer le dernier volume de Bremond.

Soirée chez V., que je trouve occupé à lire quelques vers de T.¹ (regrets de la mer versant des larmes sur un jeune noyé). Assez de joie à me sentir chez un garçon de vingt-trois ans, entouré de poètes, se mouvant parmi eux. Expliqué — ou tâché d'expliquer — pourquoi je n'écris rien, malgré le métier que je crois avoir acquis. « L'instrument est prêt, on attend la chanson », me disait F. Depuis ma sieste, je me sentais solide et joyeux. Mon retour dans la nuit constellée fut *presque* digne de jadis.

11 X^{bre}.

Absence parfaite d'imprévu. Mes seuls événements sont mes cours. Je me découvre moi-même en enseignant, — mais cela reste assez superficiel. Je n'aurais guère le temps d'écrire — si je voulais ; mais cela n'en est pas moins lamentable. La mort de F. m'a fait sentir la vanité de bien des choses ; lui que j'ai vu si longuement s'acharner, être avare de ses heures, où est-il maintenant ? Je devrais me sentir doublement chargé de travailler, pour lui et pour moi. Faut-il croire à la chiromancie ? Gilbert, à Pontigny, trouvait que je me réalisais dans chaque instant, ou chaque jour, jetant tout à la fois, avec assez de plénitude, et que c'était un grand obstacle au travail. (Dans un sens un peu différent, Martin du Gard me disait à la même époque : « Vous êtes un des jeunes de ma connaissance qui se réalise le mieux. ») Trop bien, hélas ! Gilbert disait à F., en regardant ses mains : « Contre toute apparence, vous restez très attaché à votre milieu, à votre famille... » Pas mal observé. Privé de sa mère, F. n'a pas pu remonter le courant.

Tourmenté par des idées d'adoption. Besoin immense de faire plaisir. J'ai tant de bonnes choses chez moi à partager. Personne ne vient. Cœur (et buffet) sans emploi. Inviter des élèves, c'est difficile. Des gosses des

1. Nom illisible.

rues, c'est une question de chance (et cette chance me fuit). Des enfants de la petite bourgeoisie, classe horriblement éprouvée, seraient heureux près de moi ; il en est qui parlent français ; nous pourrions causer. Je me sens prêt à protéger, favoriser — mais je ne connais pas de ces enfants.

Cours ce matin sur Montaigne ; facilité extrême. Je n'eus même pas à me servir de mes notes (il s'agissait des étapes de Montaigne). Expliquer le début de *L'Illusion comique*.

Pris chez L. un thé fort bon, qui peut-être m'empêchera de dormir. Peu de livres m'ont autant passionné et ravi que l'*Apologie pour Fénélon* de Bremond.

24 X^{bre}.

Je passe les vacances entouré de bouquins ; ce sont ici mes meilleurs amis. Promenades solitaires, lectures dans ma chambre suffisent à mon bonheur. Relu quatre ouvrages de Thibaudet (*Réflexions*). Ils m'avaient paru tout d'abord médiocres, trop éclectiques, et verbeux. À y voir de plus près, on peut beaucoup s'y instruire. Mes lectures avant tout concernent l'*art gothique* et le *préromantisme* ; une vingtaine de bouquins sont devant moi. Je les dépouille plus que je ne les lis, car je sais d'avance ce qu'ils doivent m'apporter.

Veillée de Noël, ce soir, avec qq. collègues ; demain, avec eux, déjeuner plantureux. Amusé de me sentir engagé dans le social ; pour les fêtes, ça vaut mieux. Une solitude infligée me serait amère.

Bonheur d'allumer mon poêle à pétrole.

27 déc.

Vie terne. Heureusement, thé voluptueux chez moi, hier. Aucune envie de voir les gens ; j'esquiverai les sorties du jour de l'An. Seul plaisir à lire, et à bouffer (heureux tout à fait, quand je peux offrir de mes provisions). Tous furent en extase sur le déjeuner de Noël ; je fis chorus. Mais, grâce au ciel, constaté que le sens de la qualité n'est pas tout à fait mort en moi (c'est cela dont la guerre, dans tous les domaines, voudrait nous priver). Les coquilles Saint-Jacques étaient fades ; la dinde, mal nourrie, les frites molles, les marrons durs ; seul le foie gras et l'entremets avaient de l'allure. Je note cela en souriant, car je fis tout de même honneur à ce déjeuner. Mais je m'amuse (l'âge vient) à découvrir certains progrès que je fais dans la gourmandise.

Faisant fi des « ivresses de la chair », Chardonne assure : « Chacun se tait sur sa propre déconvenue, et respecte la fable. » Je suis loin d'approuver, et pour un peu crierais *bis* ! à toutes les débauches. Si j'essaie dans ces fêtes de me rappeler les Noëls du passé, ce sont précisément ceux de 29 (?) à Paris, aventure portugaise, et de 39, aventure crétoise à Athènes, qui me sourient le plus éloquentement. La volupté pour moi

l'emporte (et ces jours-là c'était la rencontre enflammée, imprévue, de deux désirs) sur toutes les joies de la famille, des cadeaux, des surprises de l'enfance. Rien ne me fera désavouer mon plat de lentilles, ni désavouer ma vie. Mais le Noël de 26, mortel et tragique puisque ce fut la mort de Linder au collège, messe de minuit manquée, préparation théâtrale, tous les amis accourus, continue de briller d'un feu sombre dans mon Paris de jadis. Jouhandeau, d'après mon récit, en fit un conte assez faible. Je conduisis après la messe, par une pluie battante dans la nuit, R. à Boulogne, et l'embrassai pour la deuxième et dernière fois de ma vie.

Mon petit poêle ronfle près de moi ; jadis j'aurais cru que ce fût trop de luxe de l'allumer pour moi seul (à Rome j'en avais un du même genre. Ma locandière me l'apportait tout allumé dans ma chambre à 5 h ou 6 h du matin, un hiver où je m'étais décidé à me faire vertueux ; je me levais en hâte et me mettais aussitôt à l'étude. Cela dura peu, et force me fut de vite constater que le matin de bonne heure, comme après le dîner, je suis inapte au travail. Mes journées en somme sont courtes, je veux dire mes heures lucides, et la plupart du temps je les passe à rêver...).

Je n'apprécie jamais mieux la valeur de l'étude qu'un jour de fête où je m'enferme, ou quand je sais que les autres s'amuse (ou plutôt continuent de traîner dans un salon dont je viens de sortir). Mais j'ai une peine infinie à quitter les gens que je vais voir ; quand d'autres visiteurs s'amènent, je sens que je suis de trop, l'heure passe, je n'ai plus rien à dire. Impossible de me lever. À la fin, cela m'empêchera d'aller nulle part.

1943

3 janvier.

Heureux de commencer l'année avec une encre presque noire (venant de France). L'encre pâle d'Athènes avait fini par me dégoûter de ce carnet. Mais cela va-t-il me donner des idées ? J'en suis à un moment où plus grand-chose ne me paraît digne d'être écrit. Si je n'avais mes cours qui me forcent un peu à travailler, à m'instruire malgré moi, je végérais épouvantablement. Cela du moins prolonge ma jeunesse, d'être obligé d'étudier et de communiquer ma science. Mon vrai sauveur c'est mon métier. J'essaie d'échapper tant que je puis à l'illusoire mirage de l'après-guerre. Belle excuse pour ne point vivre. Le seul moyen d'avoir un après-guerre vivable sera d'avoir su vivre durant cette guerre...

Ce ne peut être, je pense (le malheur n'a rien à y faire), que des faibles et des vaincus qui s'écrient : « Demain, après la guerre, je vivrai ». Jamais il n'a fallu plus de rigueur, plus de pugnacité pour survivre. Toute l'Europe est en veilleuse, nos possibilités d'action horriblement diminu-

ées, à chaque instant nous nous heurtons à des barreaux ; il faut cependant vivre, c'est le premier devoir, car nous n'avons qu'une vie. Ce refrain qu'inlassablement je me répétais à vingt ans (sans toutefois penser à la mort), secrètement il continue de m'animer.

Repris un peu de goût à la danse. Non, cela est plus compliqué, et l'occasion fit le larron. À Spetsai, voici quatre ans, les élèves, certains soirs, dansaient et, ne résistant point à leur invite, je m'étais mis à figurer dans leurs bals. La présence d'un professeur exaltait la fougue de leurs quinze ou seize ans. J'étais ravi. Il me semblait découvrir avec dix ans de retard l'émoi du jeune homme qui serre contre lui une blanche inconnue. Mon cœur battait, le moindre frôlement m'ouvrait des horizons. Il en était, parmi ces garçons, de souples et de suaves avec lesquels l'accord semblait impérieux et parfait. Je les revoyais en rêve, mes bras s'ouvraient, se refermaient sur eux. Un soir, n'y tenant plus, je jetai un baiser à un jeune danseur ; sa figure offusquée, tombant des nues, me fit aussitôt regretter ma hardiesse, et peu à peu, redoutant mes folies, je m'éloignai des danses.

Cet hiver, de nouveau, car nous avons de jeunes collègues et quelques amies, je me suis retrouvé conduit à danser. Beaucoup moins d'émoi, il va sans dire. Mais je m'aperçois que de jeunes cavalières, les pauvres, peuvent sentir de l'émotion dans mes bras. Prestige de l'âge. Le côté sportif — non dionysiaque — de la danse n'est pas pour me déplaire, mais la nuit du 31 décembre, me trouvant chez A. dans un bal uniquement composé de jeunes candidates et candidats au bachot, tous et toutes dans la première grâce et la première fraîcheur, je sentis avec acuité ma différence. Je n'en pleure pas, je l'accepte. J'aurai, et j'ai eu d'autres plaisirs. Quand je vis ma vie de solitaire, ou que je me mêle au monde à mes heures, rien ne me rappelle qu'il existe un monde féminin dont les corps sont faits pour être pressés, et que c'est là leur vœu secret. Si, au contraire, me trouvant mêlé à de jeunes gens dont je respire de tous mes poumons l'ardeur que je vois dirigée vers des oiselles, je me sens arrêté sur un seuil impénétrable.

16 h.

Heureuse pluie qui me permet de rester dans mes murs. Je me crois obligé, le dimanche, à prendre un bain de multitude qui rend irrésistible le soleil d'hiver. Nulle obligation de saurait m'empêcher, pays de la paresse, à profiter chaque jour du grand air ; cette prison forcée aujourd'hui m'enchanté ; je n'ai rien dehors à regretter (sinon les visages plus alanguis des jours humides) et peux me livrer tout uniment au *Préromantisme* de Monglond, dernier bouquin qui me reste à lire. J'aurai encore à organiser mes notes (art gothique et littérature), ainsi qu'à revoir les auteurs

du XVIII^e pour le cours supérieur. Ces jours de vacances où j'ai voulu vadrouiller et me sentir libre, tout en préparant mes cours du 2^e trimestre, ne m'ont pas laissé un seul jour pour le « monde », et je m'en réjouis infiniment.

4 janvier.

Je me suis mis au lit de bonne heure, enchanté de nouveau par la pluie. Pas eu besoin aujourd'hui de courir. Quelles délices ! Parcouru le *Journal* de Mathieu Marais ; l'autre semaine, c'était Bachaumont. J'ai à enseigner le XVIII^e et mes lectures surtout répondent à mon vieux dessein, formé vers seize ans, d'avoir tout lu. Depuis que j'ai abandonné mes fiches à Spetsai, je ne prends plus de notes. Que peut-il me rester de ces lectures ? Cependant je ne désarme pas ; je lis, poussé par mon vieil automatisme, aspirant surtout à relire, mais je n'ai pas une minute pour cela.

Tous ces petits auteurs du Prérromantisme, pleins de velléités, d'aspirations, feux de jeunesse, dont je viens de lire les noms et parfois quelques pages, m'ont endeuillé l'âme. J'ai senti, je sens encore avec une intensité assez vive mon insuffisance et le vide de ma carrière. J'ai eu peur de me jeter à l'eau ; l'excès d'esprit critique m'a gêné ; au jour le jour, dans le plaisir, j'ai gaspillé mes forces... J'ai sans cesse remis à demain. Ces diverses raisons, comme accusatrices, se pressent devant moi, et je me sens muet, honteux, peut-être déjà au milieu de ma vie. Ce n'est pas qu'elle soit ratée, — et c'est bien là le pire, — sur divers tableaux je fais assez bonne mine. Mais à mes propres yeux, que suis-je ? Et cela seul importe. J'ai voulu être un certain homme, et ceci assez intensément pour que beaucoup aient cru que je l'étais déjà. Mais je suis loin du compte. Pour avoir pu donner un certain style à ma vie, et à quelques phrases, parfois, rien n'a été fait de l'œuvre véritable. Faut-il me dire encore qu'un jour viendra, qu'il me reste à naître et à découvrir mon territoire ?...

5 janv.

J'ai évité, très volontairement, l'an dernier, d'être le *témoin* de la famine en Grèce. Mes sentiments étaient trop partagés. Aurais-je pris des notes, elles eussent le plus souvent tourné au réquisitoire. À ma pitié je mêlais trop d'indignation. Je suis peu fait pour les couleurs sombres, il est vrai, mais surtout je n'ai pu donner tout mon cœur à cette misère. Manque de bonté, ou de compréhension, je le veux bien, — mais précisément pour éviter ces reproches, j'ai préféré me taire. Essayais-je parfois de regarder, d'examiner, neuf fois sur dix je rencontrais de l'ignoble, et mes impressions du début (vérité peu bonne à dire), que les Grecs étaient ennemis à eux-mêmes, se confirmait. Mieux vaudra laisser la Mission

suisse et suédoise apporter plus tard sa déposition ; plus sévère encore, je le crains, que n'eût été la mienne. Malgré mon ignorance de la langue, mon impression d'étrangement en Grèce (je ne l'éprouvai pas dans des pays plus lointains), je voyais d'assez près quelques familles pour mesurer l'étendue vraie de la misère, et apporter bien des circonstances atténuantes à ma condamnation, — mais rien n'y eût fait, ce que voulaient les gens qui me demandaient d'écrire, c'était une apologie, on me priait de regarder autour de moi ; hélas ! je ne voyais que de l'horreur. On me priait de mieux regarder. Déjà cela tournait à l'aigre.

7 janv.

Je suis ce soir plein de vivacité, de lucidité, etc., mais pour une raison bien humiliante. J'ai fait, par accident, la sieste. Passé le dîner à rire de M. partagé entre sa peur du froid et son avarice. Soirée chez Mme A., qui me lit les fragments d'un manuscrit (mémoires d'un diplomate). Travail de paresseux, terriblement inégal ; quelques traces de causticité, qu'il faudrait plus nombreuses. L'auteur est un homme d'esprit ? Curieux comme l'esprit de conversation s'évanouit devant la page blanche. Refusé (à moi-même), après ma sieste, de courir ; travaillé la biographie de Voltaire. Visite ce matin à Sikélianos. Mon goût extrême, le « servir le génie ». La grandeur m'attire irrésistiblement ; me mettre en quatre pour celui que je trouve grand m'enchanté. Je conduisais ce matin à Sikélianos A., qui part pour Delphes et pourra lui rapporter de précieux renseignements sur sa maison, ses livres, etc. Émerveillement de Sikélianos (un peu joué, peut-être). « Comment faites-vous pour trouver le temps de penser à moi, de m'envoyer des revues, des livres ? Que de temps sacrifié ! » Je ne veux point déflorer le sujet, mais vraiment servir Sikélianos, comme le voir, me fait un grand plaisir. On se chauffe près de lui ; c'est un spectacle ; les hommes sont rares à Athènes, comme ailleurs. Peut-être aussi désiré-je étudier d'assez près cette figure.

9 janv.

Beaucoup d'amusement à relire Vaugelas. Ça me reporte à dix ans en arrière. Ma passion la plus vive reste toujours la langue, ou plutôt ses ressources, de manière à posséder un instrument prêt à tout exprimer ; le malheur est que je n'exprime jamais rien.

Je touche à la fin des vacances, et profite ce matin de mon lit, par paresse, mais aussi pour me sentir seul et enseveli. Ne jamais jouir de soi me semblerait un grand péché, — d'où mon mépris pour les hommes en place, les affairés, les occupés, — d'où mon bonheur en prison.

J'aimerais que Katsimbali me choisît et m'expliquât quelques poèmes purement sensuels, ou dionysiaques, de Sikélianos. Mieux vaut laisser de côté la veine orphique ou éleusinienne à laquelle je ne comprends goutte,

et dont le public français se méfierait. Je sens, je pressens la beauté de certains éclats tout païens et me crois quelque talent pour les transcrire ; ce serait en tout cas un assez bon exercice. Cette langue que je me suis tant bien que mal assurée et dont pour moi-même hélas je ne fais rien, elle pourrait me servir à transposer un poète.

12 janv.

Vie, faute de mieux, en marge de la littérature. Tout le jour, des explications de textes, des commentaires. À la fin, cela forme. Je le constatais l'autre soir, écoutant A. me lire ses souvenirs. Il me fallait auparavant un texte sous les yeux pour en suivre le fil et pouvoir l'apprécier. Aujourd'hui, à ma grande surprise, l'oreille me suffit. Je vois que j'ai vieilli à mes progrès. Plaisir, n'écrivant pas, d'influencer le texte d'un autre. J'obtiendrai que les mémoires d'A. soient plus particuliers, et que leur lien soit moins lâche.

Longue visite à Sikélianos. Parlant de poésie, il entre dans sa gloire. Ces heures furent assez importantes, car il semble ravi de mon désir de traduire des pièces courtes et directes, et me cite de strophes dont il improvise la traduction ; parfois, ensemble, nous cherchons le mot propre, et cette collaboration fait pour ainsi dire fusionner devant moi le poème. La traduction, me dit-il, est une refonte où il faut conserver le ton. J'ai vu ce soir précisément le geste, j'ai entendu la voix du poète — inexprimable avantage — capable un peu de remédier à mon ignorance du grec. Ici l'ambition de *recréer* quelques poèmes (autrement je n'aurais rien fait) ; mais à ce noble désir se mêle un plus bas dessein ; quelqu'un de mon entourage, connaissant fort bien le grec, est affligé, sans le savoir, du plus mauvais français. Comme certains chantent faux, X. écrit faux. J'aimerais assez prendre avantage sur lui ; et le battre sur son propre terrain.

17 janv.

Je me défends tant que je peux, vieille habitude, contre le social, mais la préparation de mes cours, les dissertations à lire, etc., me professorisent terriblement. (N'aurais-je pas ces travaux, je serais bien malheureux.) Passé tout mon dimanche dans un semblant de travail... Solitude assez grande, non pas complète, les sympathies ne me manquent pas, mais cela ne remplit que l'apparence ; un confident, quelqu'un avec qui je m'attelle à une dure tâche aussi bien qu'au plaisir, me manque.

Quelques résultats parmi les élèves (non les moins charmants), je sens qu'ils travaillent, qu'ils progressent pour moi, à cause de moi (je les ai lancés sur Pascal et Vauvenargues).

Attente de M. (retour de France), attente d'un courrier. On se dit toujours que ce sera le dernier. Gide serait maintenant à Alger. Donc

près de Jacques (peut-être sous les drapeaux). Manque d'élan, de nécessité (je ne sais pas en créer) ; une lettre à écrire peut parfois faire naître de bonnes phrases... mais rien autre ne peut me secouer.

Un an de la mort de F. Pense à lui beaucoup, jour et nuit. Lutte quotidienne pour garder, pour sauver ma jeunesse ; j'ai tort d'en parler ; c'est plutôt inconscient ; mais tout, mes lectures, mon hygiène, les gens qu'im'attirent, sous-entend le dessein de mûrir sans me flétrir. L'idée d'une vocation, d'un but de ma vie (sans que je sache lequel) ne me quitte point. Ne faisant rien pour étonner les autres (et encore moins moi-même), les plaisirs de vanité me fuient, mais j'en ai peu besoin. Fernand et moi, confiants dans notre étoile, nous ne pensions guère qu'à nous cultiver, qu'à nous dépasser, les restes devaient tomber par surcroît. Je continue à le croire et, sans dédaigner avec ostentation (ainsi faisait F.), je me tiens à distance du monde, des causeurs, de ceux qui brillent et font leur chemin. Ce manque d'ambition sociale dont je me targue est à vrai dire une faute, car je ne trouve point en moi d'élan suffisant pour créer. C'est une forme de la paresse. On se donne les gants de la modestie et du non-arrivisme pour pouvoir rester les bras croisés.

25 janv.

Relu, puis déchiré la lettre que Mme D. m'avait remise un soir de novembre, dans la nuit. Je n'aime guère à conserver les souvenirs désagréables, et cette lettre, je l'avais soigneusement dissimulée au fond d'un tiroir. Je l'avais lue aussitôt remise, dans la rue, à la lueur d'une boutique. Elle était belle, bouleversée, digne d'une âme grande que j'avais blessée. À la relecture, cette lettre ne m'a point paru moins saisissante. L'expérience s'achète parfois au prix de la douleur des autres.

Leçon, ce soir, sur Reims. Commencé ce matin la correspondance générale de Voltaire.

Suis cette semaine invité chaque jour (chaque fois chez des gens intéressants). Je ne sais s'il faut m'en réjouir ; je suis toujours partagé entre la peur du désœuvrement et celle de manquer de solitude. Tout cela prouve que je ne travaille pas.

Appris par M. que le poème de Sikélianos que j'avais traduit l'an dernier a obtenu en France quelque succès ; la mode est à la Grèce ; on prépare des numéros d'hommage. Ghika ayant fait de très beaux dessins pour illustrer quelques endroits de K., on pense entreprendre une traduction que je mettrai au point. Ces travaux, hélas en marge de la création, me donneront quelque illusion de valeur.

Nouvelles de Michel. Disant peu de chose ; mais il semble que matériellement la maison marche...

Désespéré d'avoir abandonné l'anglais (terrible, comme je peux me

rouiller vite. J'entendais ce matin avec effroi Mlle M. jouer de petites pièces de Schumann qui m'étaient faciles voici dix ou quinze ans. Tout est tombé dans la nuit).

Aux dernières nouvelles, Jacques demandait à Maman la permission de se marier. Impossible de lui répondre, les affaires d'Afrique étant survenues entre temps. On voudrait qu'il patientât... Le branle-bas en Afrique aura, j'espère, éteint cette flamme. L'éternelle Cypris allumée dans un enfant que j'ai vu naître m'étonne. Que mes amours me sont lointaines...